

et leurs familles pour se retirer les uns dans la ville, les autres dehors dans des couvents de religieux. D'abord qu'on eut tiré les premières bombes, on pilla les principaux, sans même épargner le sieur Aubert, consul de la nation; on enfonça les portes de leurs boutiques, on prit leur argent, leurs marchandises; et leurs papiers, aussi bien que leurs livres de compte, furent brûlés ou déchirés. Le lendemain il se forma dans la ville un corps d'environ quatre cents hommes du peuple, lesquels, agissant de leur chef et de concert, se divisèrent en quatre troupes, et achevèrent d'enlever tout ce qu'ils découvrirent appartenant aux Français. Ils en usèrent de même à l'égard de plusieurs Piémontais; et, sous prétexte de chercher ceux de l'une ou de l'autre nation qui se cachaient, ils entrèrent dans les maisons de quelques Gênois et les pillèrent; mais le sénat, par prétexte de chercher ceux de désordres, commit le sieur Charles Japis, maître de camp général, avec une pleine autorité de se servir des voies qu'il jugerait à propos pour cela, lequel fit publier une défense générale, sous peine de la vie de porter des armes, et commanda quelques détachements de troupes d'Espagne qui arrêtaient en deux jours trente ou quarante de ces voleurs, qu'il fit arquebuser, et par là il dissipa entièrement les autres; ce qui donne lieu aux Espagnols de se vanter qu'ils ont sauvé Gênes, autant de ses propres habitants que des armes des Français. Le sénat fit ensuite publier que tous ceux qui avaient pillés les effets des Gênois et des étrangers eussent à les rapporter au palais neuf, à peine de la vie; mais il y en eut si peu qui obéirent, qu'on peut dire que cet ordre demeura sans exécution. Cependant la perte des Français a été fort grande, et les Gênois mêmes tombent d'accord qu'elle va à plus de cinq cent mille écus.

Il serait long et inutile de faire ici le détail des insultes qui ont été faites presque à tous les Français qui ont paru en ce temps-là dans les rues; il suffira de dire qu'il y en a deux qui ont été tués, l'un avec une barbarie sans exemple, l'autre avec une perfidie qui fait horreur. Le premier fut avec une troupe de Gênois, qui en le menant lui donnaient à l'envi des coups de baïonnette, et qui, l'ayant conduit sur le môle, lui coupèrent la tête, mirent son corps en quartiers, et en jetèrent les pièces dans les canons qu'on tirait sur la flotte du roi. L'autre s'étant réfugié avec tous ses effets chez un Gênois qui se disait son ami, et qui lui avait offert sa maison, fut tué par cet homme d'un coup de pistolet par derrière.

On n'a point su encore précisément les noms des Gênois qui ont été maltraités pour avoir été soupçonnés d'être d'inclination française, si ce n'est le sieur Christophe Centurion, qui fut pris, attaché et battu par une troupe de canailles, des mains desquels Hippolyte Centurion, son parent, qui commandait au môle, ne le put tirer qu'en les assurant que c'était pour le faire mourir plus ignominieusement; mais il ne le garda qu'un jour ou deux, après quoi il le laissa aller pour lui donner le moyen de se remettre en sûreté à la campagne.

On pourrait encore comprendre dans ce nombre le capitaine Pallavicini de la Valtelline, lequel, accusé d'intelligence avec les Français pour avoir supposé, à ce qu'on dit, un ordre qui ne lui avait point été donné de changer de poste, fut mis en prison, et y est encore.

On n'a point appris que les nobles aient pris aucune part aux mauvais traitements qui ont été faits aux sujets de Sa Majesté; ils ont, au contraire aidé à les sauver; ils les ont fait recevoir dans leurs maisons de campagne, et leur ont fait donner des escortes pour sortir de l'Etat, après en avoir retenu une partie dans les palais pour les mettre à couvert de la fureur du peuple. Les deux courriers ordinaires de Rome, qui dans les commencements s'étaient malheureusement engagés dans la ville, ont assuré aussi que le doge et les officiers de la République leur avaient accordé tout

ce qu'ils avaient demandé pour se garantir d'insulte. On a su même que Dominique Spinola ayant été accusé d'avoir donné asile à quelques Français en son château de Campi, comme il était vrai, le sénat ne l'a point désapprouvé.

À l'égard de l'effet des bombes, il a été terrible de toute manière. Les premières qui tombèrent dans la ville y mirent partout d'abord une confusion incroyable, et elle augmenta considérablement lorsque la nuit fit voir plus distinctement les feux dont le palais public et ceux des particuliers étaient embrasés. Ce fut alors que la plupart des gens, même ceux de la noblesse, abandonnèrent leurs maisons pour mettre leurs personnes en sûreté, et se sauvèrent sur la montagne; le doge s'y retira avec sa femme et avait de meilleur, ce fut une autre manière de confusion; les hommes et les femmes de toutes sortes de conditions allaient criant et courant confusément dans les rues, chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter, sans savoir même où ils le devaient mettre, et ce fut en ce temps-là que sous l'escorte d'un détachement d'Espagnols, on fit transférer à l'Albergo le trésor de Saint-Georges, et que les Juifs qui se réfugièrent hors de la ville, se mirent sur une colline où ils étaient campés sous des tentes en fort grand nombre; il sembla que ce fut une nouvelle ville.

Enfin la perte est si considérable que, parmi ceux qui la connaissent davantage, les uns disent qu'elle est de soixante millions d'écus, monnaie de France; les autres qu'on ne saurait presque l'estimer, si l'on fait réflexion aux bâtiments, aux marbres, aux peintures, aux meubles et aux marchandises qui y ont péri; un marchand joaillier a même dit qu'il s'y était fondu une quantité considérable de perles, dont on fait un grand commerce dans cette ville-là.

Mais, quelques désordres qu'il y ait dans la ville, il n'y en a pas moins dans le gouvernement. Le doge, quatre sénateurs et quatre nobles, tous attachés à l'Espagne par leurs intérêts particuliers et qui ont été nommés dans cette conjoncture, par la République, pour la direction générale des affaires, avec une autorité entière et indépendante des conseils, en forment un qu'ils appellent la junte, et sont les maîtres absolus de toutes les délibérations; en sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'ils ont fait, depuis le départ de l'armée navale du roi, une nouvelle ligue offensive et défensive avec l'Espagne, et s'ils ont donné un décret portant défense à tous les Gênois de proposer de ne s'accorder avec la France que du consentement de l'Espagne. Ils ont envoyé leurs dix galères, commandées par Jean Maria Doria, à la rencontre de celles d'Espagne, lesquelles étant arrivées le 16 de ce mois devant Gênes, au nombre de vingt-sept, et ayant été saluées, selon la coutume, n'ont répondu que par trois coups de canon, et ont commencé par là à traiter les Gênois comme leurs sujets; ces galères n'ont pas été plus tôt dans le port, que les officiers qui les commandent y ont choisi les lieux où ils ont voulu se placer, et ont mis en chacune de celles de la République une compagnie de Napolitains pour en être les maîtres comme des leurs; dans le même temps on a remis aux troupes du Milanais qui étaient dans la ville les postes du Palais public, du Castellet, de la Lanterne, la porte du Pont-Réal et celle de Saint-Thomas; de sorte que ce jour-là a paru celui d'une véritable prise de possession, et que les Espagnols commencent à dire que l'acquisition de Gênes peut bien les consoler de la perte de Luxembourg. Cependant la junte a résolu de faire construire encore trois galères, lesquelles, avec les dix autres et les vingt-sept d'Espagne, feront une flotte de quarante. Par un décret qu'elle a fait publier, elle accorde le titre de noblesse à qui armera un vaisseau pour aller en course contre les Français,

et promet des récompensas à ceux qui voudront armer des barques à même fin. Pour subvenir aux dépenses nécessaires, cette junte a résolu de faire de nouvelles impositions, outre la taxe de trois pour cent qui fut faite il y a un mois sur tous les sujets de la république; et parce que quantité de noblesse et de bourgeoisie avaient quitté la ville dans le commencement du désordre, on a publié un décret par lequel il est ordonné aux absents de revenir, et défendu à tous autres d'en sortir, à peine de confiscation de leurs biens.

Le terço Espagnol de Don Francisco de Cordova, celui de Lombardie de Capotroppa, capitaine Barile, sont du nombre des troupes que le comte de Melgar a admis dans Gênes, mais c'est la république qui les paie et qui fournit le pain de munition. »

(P) pág. 849.

CAMBIOS INTRODUCIDOS EN LAS COSTUMBRES DE LOS FLORENTINOS EN 1600.

Apénas se concluía un contrato matrimonial, los interesados de una y otra parte daban cuenta en persona á los parientes mas próximos, ó por medio de un criado á los mas remotos, y para el dia señalado, para que la jóven saliese con el traje de esposa, se invitaba á los parientes hasta el tercer grado á acompañarla á la misa, y al salir de su casa se encontraban en la puerta una porcion de jóvenes, que hacian el serrallo, que era regocijarse con la esposa por sus satisfacciones, manifestando que no la querian dejar salir, si no les daba alguna cosa; á lo que la desposada contestaba con atencion y les daba un anillo, un brazarete ó cosa semejante, y entónces el que habia hablado (que era siempre uno de los mas jóvenes y notables de ellos) daba las gracias y se dedicaba á servir á la esposa, llevándola apoyada de su brazo hasta la carroza, ó por toda la calle si iba á pié, como ocurría con mas frecuencia, y al regreso á su casa, se quedaban para asistir al banquete todos los parientes que habian sido invitados, despidiendo á los que componian el serrallo. El anillo se devolvía otro dia, en el cual se daba un gran almuerzo de confitura blanca, y un baile donde habia sala capaz para ello, ó bien se jugaba á juegos divertidos si era estacion de velar. Para sentarse á la mesa en los banquetes, habia á la cabecera de la sala un hombre que por medio de una lista que tenia en la mano llamaba á cada uno segun el orden de grados de parentesco, y de este modo iba cada uno á su respectivo lugar sin confusion, colocando á un lado las mujeres y á otro los hombres. Miéntras estaban en el banquete de las bodas, solia comparecer ordinariamente un enviado de aquel que habia hablado en el serrallo, que llevaba á la esposa en un gran vaso de flores ó entre guantes de olores el regalo que de ella habia recibido, y el esposo le devolvía el vaso con treinta, cuarenta y hasta sesenta ó cien escudos, segun sus facultades, los cuales invertía aquel con sus demas compañeros en una cena, ó en hacer una mascarada, ó en otra fiesta semejante.

Despues se omitió hacer el serrallo, porque comenzaron algunos á servirse del dinero para sí mismos, y de aquí el que esta costumbre no se reconocia mas que en la corte, y solo cuando una de las damas de la serenísima gran duquesa va á casa desposada, en cuyo caso los pajes del gran duque le hacen el serrallo y la sirven hasta la puerta del palacio, invirtiendo despues el dinero en un banquete entre sí mismos.

Tambien se omitió en los banquetes el llamar á los parientes para sentarse á la mesa por el orden de grados de parentesco, de donde parece que han nacido dos desórdenes, esto es, que todos los convidados no saben su grado respecto de los demas, y se ponen á hacerse tantas ceremonias por querer que

impere el puesto preferente á los demas, que causa gran confusion y disgusto á los que ya están en su sitio. El otro es que en vez de muchos parientes, se convida á los amigos que se sientan á la mesa mezclados con aquellos, y á las veces son tantos estos amigos, que excluyen del convite á muchos parientes (por no ser la habitacion capaz para tantas personas), y se va perdiendo aquella familiaridad que debería haber entre personas unidas con los vínculos de la sangre.

Igualmente se omitió dar cuenta del enlace á los parientes, ya en persona, ya por medio de otros, habiéndose introducido la costumbre de hacerlo por billetes, escribiendo en una cuartilla de papel: « F. da cuenta á V. S. Illma. que su hija ó hermana N. ha contraído matrimonio con el señor F., y habita en tal calle. » Estos billetes se entregan á un criado ó á otro de la familia, que los lleva adonde van dirigidos, dejándolos en la casa de cada uno, y como algunos han comenzado á imprimir estos billetes por evitarse trabajo, parece que se puede presumir que este uso se haga general.

La funcion del anillo se ha hecho siempre en casa, aunque algunos por devocion han querido darlo en la iglesia, y las desposadas vestian aquel dia de blanco y con un traje que tenia las mangas abiertas hasta el suelo; pero despues se ha omitido, y el color y moda del vestido se ha hecho á cada esposa segun el uso de las demas mujeres y del color que mas le agrada.

Apénas moria alguno se daba cuenta á los parientes, y el difunto se exponía durante el dia en una sala ó habitacion grande, en el suelo entre muchas luces, y se adornaba con telas negras, no solo dicho lugar, sino tambien todo el espacio que habia de allí á la puerta de la casa que daba á la calle, de modo que los que pasaban tenian una señal que les indicaba que podian entrar á bendecir al muerto, y al mismo tiempo los parientes, ya fueran padres, hijos ó hermanos, estaban en una habitacion con las ventanas casi cerradas, y recibian las visitas de luto de los parientes y amigos sin levantarse á recibirlos, ni acompañarlos. Al anochecer se llevaba el difunto á la iglesia, acompañado de cuatro ó seis comunidades de frailes y algunos clérigos con hachas amarillas en la cruz y al rededor del féretro, y cuyo número ascendia ordinariamente á diez y ocho ó diez y seis, ó veinticuatro ó veintidos, ó mas ó ménos segun las facultades. Miéntras se decian en la iglesia las oraciones ordinarias, se ponía al féretro bajo de un túmulo con cirios amarillos, y despues se daba sepultura al cadáver. Á la mañana siguiente se hacian las exequias, á las cuales eran convidados todos los parientes para asistir á la misa de *requiem*, y estaban á un lado los hombres y á otro las mujeres en bancos cubiertos de negro, segun el orden de proximidad de parentesco, y en medio se elevaba un catafalco con muchas luces de cera amarilla. Acabada la ceremonia, se volvía á acompañar á los parientes próximos del difunto hasta su casa, si estaba cerca de la iglesia, si no, se despedía á todos á la puerta de la misma iglesia, y en esta funcion los parientes mas allegados al muerto llevaban un velo que pendia por todos lados, desde la guarnicion del sombrero hasta la mitad del pecho.

Despues en vez de tener expuesto el difunto en su casa, se principió á enviarlo por la noche y privadamente á la iglesia mas próxima á la casa ó á una parroquia ó cofradía, y allí se le tenia expuesto, y de allí se le llevaba á la sepultura como ántes se ha dicho.

Tambien varió esto, porque se comenzó á tener el muerto en casa privadamente hasta la noche, y entónces se llevaba á la iglesia, donde estaba expuesto la mañana siguiente durante la celebracion de todas las misas, y se omitió llamar á los parientes á las exequias y el uso de cera amarilla, introduciéndose la blanca, como tambien el llamar tantas comunidades



de frailes, pero asistía una sola y mayor número de clérigos.

Hoy se tiene el muerto en su casa privadamente hasta la noche, llegada la cual, se lleva á la sepultura acompañado de una comunidad de frailes y del cura de la parroquia con gran número de clérigos y con cincuenta antorchas de cera blanca, las cuales se distribuyen también entre los frailes y clérigos, y como la iglesia adonde se lleva el difunto y su parroquia deben tener cierta participación en la cera, se procura convenirla previamente para evitar litigios, declarando qué número de antorchas es para la cruz y qué número para el féretro, de lo cual depende luego su pretensión. En la iglesia se pone el cadáver sobre una mesa cubierta de negro entre diez ó doce candeleros con luces de cera blanca, y hechas las ceremonias eclesiásticas, se sepulta y se le mandan celebrar las misas de *requiem* en mayor ó menor número según la caridad de los herederos en la misma iglesia ó en otras á su arbitrio, dándose cuenta á los parientes por medio de billete manuscrito ó impreso, como hemos dicho respecto de las nupcias, pero añadiendo *y no se incomoden*, que quiere decir, que los que dan cuenta no quieren cumplimientos de duelo en su casa.

Este año, 1669, dos difuntos de familias nobles han sido llevados privadamente y de noche á la iglesia en un féretro, sin luces para evitar los gastos por haber quedado su caudal gravadísimo de deudas, pero no se ha seguido su ejemplo.

(1673) Volvió la antigua costumbre de tener expuesto el difunto en su casa con luces y cubierta de negro la habitación y todo el espacio que hay entre dicha habitación y la puerta de la calle.

Cuando nacia una criatura, su padre invitaba á un caballero y una señora á que fuesen padrino y madrina, y estos iban á la casa á tomar el recién nacido, que en brazos de la comadre se conducía á San Juan, y acabada la ceremonia el padrino y la madrina ponían al cuello de la criatura un regalo, que ordinariamente consistía en una cadenita de oro con una medalla ó reliquia, y vueltos á la casa visitaban á la recién parida. En el nacimiento de los primogénitos se hacía una comida de confitura.

Hoy se ha omitido el regalo (que solo se hace por los padrinos de clase distinguida á las gentes bajas, y consiste en dinero) y muchas veces se nombra solamente padrino sin madrina, y el padre de la criatura la lleva de su casa á San Juan, y la criatura vuela acompañada de la madrina, si la hay, ó de otros parientes, pero se conserva la costumbre de que el padrino visite despues á la recién parida.

Para el acto de vestir el hábito, se convidaba á todos los parientes, y al ofertorio de la misa, hallándose la novicia junto al celebrante y vuelta hácia el pueblo, se colocaban á uno y otro lado dos eclesiásticos, cada uno con un plato en la mano, venían todos los parientes á saludarla, dejándola en aquellos platos los donativos que la hacían. En los monasterios, donde el hábito se vestía dentro, se iba á depositar el donativo á una grada de la iglesia.

La costumbre de los donativos se ha omitido despues y se convida á los parientes para que asistan al acto de vestir el hábito, por medio de billetes manuscritos ó impresos, como en otros casos.

Á principio del siglo no habia en la ciudad quien tuviese jurisdicción, excepto algunos de la familia de los Bardi para la antigua señoría de Vernio, que fué comprada por sus ascendientes, y Lorenzo de Jacobo Salviati, que á fines del siglo pasado heredó del cardenal Antonio María Salviati, hermano de su abuelo, la tierra de Juliano, en las campiñas de Roma, con el título de marques, pero los Bardi no usaban otro título que el de Señores de Vernio. Principió despues Vicente de Antonio Salviati á procurar del gran duque el título de marques con la compra del castillo de

Montieri en el Estado de Siena, y este ejemplo fué al momento imitado por otros muchos; de modo que hoy apenas hay familia entre las mas distinguidas en la que alguno no lleve el título de marques; unos lo han obtenido por el indicado medio de compra en el Estado del gran duque, otros en el reino de Nápoles, y otros lo han obtenido por recompensa de servicios prestados á S. A.: algunos solo han obtenido el título del emperador; otros del rey de España, otros del papa, y finalmente, ha llegado á tal punto la vanidad, que se ha principiado á llamar á uno marques por adulación, y muchos se dejan dar este título sin replicar nada. Los Bardi, señores de Vernio, han tomado el título de condes, y los de la familia de Nero el de barones de Torcigliano, que es una aldea en la campiña de Roma, por solo haber descubierto que allí habia cierta jurisdicción; y lo mismo han hecho los Alamanni por una aldea cerca de Nápoles que heredaron de la familia de Riccio; pero en estos últimos tiempos han conseguido del rey de España el título de marqueses. Hay también quien ha obtenido del emperador el título de conde del imperio; y en una palabra, si no fuese porque el gran duque no hace diferencia ninguna entre los nobles con título y los que no le tienen, se juzgaría casi infeliz el que no pudiese conseguir un título de marques ó conde.

En la introducción común del título de marques, el marques Jacobo del antenombrado marques Lorenzo Salviati, para continuar distinguiéndose de los demas solicitó y obtuvo del papa Urbano VIII el título de duque, cuyo ejemplo fué seguido por el marques Luis del marques Juan Bautista Strozzi, que también obtuvo el título de duque del papa Inocencio X.

Á últimos del siglo anterior se comenzó á introducir el uso de los coches, y á principios del actual todavía no habia llegado á generalizarse, y muchos de la nobleza no los tenían; pero poco á poco por causa de celebrar matrimonios ó bajo de otro pretexto, cada uno lo ha adquirido y muchos lo tienen de cuatro caballos y los mas ricos de seis. Al principio los coches eran pequeños, de cuero interior y exteriormente, y colocados sobre el eje de las ruedas que andaban con mucha incomodidad; despues se comenzó á construirlos sobre sopandas para que tuviesen mejor movimiento; y finalmente, se han unido dichas sopandas á arcos de acero bien templado, que cediendo al choque, hacen que sean mucho mas cómodos. Para los mas ricos se hacen de terciopelo negro y también de color, con franjas dentro y fuera y con el toldo interior dorado. Hasta mediados del siglo algunos mas ricos usaron para las solemnidades de la ciudad el coche, por dentro de terciopelo, por lo general encarnado, y por fuera violado con ocho pomos dorados, pero despues se omitieron totalmente. En 1670 se introdujo una moda de coches venida de Paris, sostenidos por grandes sopandas que suavizan mucho y se llaman poltroncinas porque son muy cómodas, y se han quitado los arcos por el riesgo que tenían de romperse.

En casi todas las casas nobles habia un caballo de los llamados hacaneas ó un mulo que servía para los que no podían ó no querían andar á pié, y se enjaezaba para la ciudad con gualdrapa de telas de seda y también de terciopelo ó de paño listado de terciopelo, y en el campo con silla de cuero; pero con el aumento de los coches se han omitido del todo los caballos y mulos, y solo alguno por gusto tiene un caballo noble para pasear por la ciudad, como se hacía por todos hace veinticinco años, siendo hoy las sillas de diferentes colores.

Cuando las mujeres salían á las quintas, iban también á caballo y los niños sobre un mulo en dos cestas; pero hoy van en coche, si el camino es bueno; si no lo es, en litera, y en la actualidad hay muchas de alquiler, cuando al principio del siglo solo habia una

que servía únicamente para llevar algun enfermo del campo á la ciudad. Algunos de los mas ricos y perezosos tienen para sí una litera, de la que se sirven en el campo.

En este mismo tiempo en que escribo, parece que se va introduciendo una nueva comodidad importada de Paris, y es una especie de silla cubierta y colocada sobre dos largas barras flexibles, puestas sobre la grupa de un caballo y detras sobre dos ruedas. Á esta silla se ha dado el nombre de calesa, y se han multiplicado tan pronto que en el año 1667 habia ya en la ciudad cerca de mil, habiendo disminuido en gran número las literas.

Á principios del siglo, la nobleza no usaba otro tratamiento en las cartas dirigidas entre sí que *Muy Ilma.* en el sobrescrito, y V. S. en el cuerpo de la carta. En voz y en la cortesía decia: *afectisimo servidor*; y cuando un noble jefe de familia tenia que escribir á otro noble, pero jóven ó hijo de familia, le daba el *ilustre*, recibiendo de él el *muy ilustre*; y del mismo modo se trataban entre sí un noble de primera clase con otro de nobleza reciente. Con la introducción de los títulos de marques, se principió á introducir en el sobrescrito el tratamiento de *ilustrisimo* que al momento fué adoptado por todos los demas nobles, y despues se introdujo también en el cuerpo de la carta el tratamiento de *obedientisimo, apasionadisimo, muy humilde servidor ó criado* y otros semejantes, según se quería adular mas ó ménos, ó manifestarse mas ó ménos obsequioso. Finalmente, se ha introducido tanto dar el *ilustrisimo* aun en voz, que lo saben dar á los caballeros hasta la gente baja y aun los pobres al pedir limosna, y el *muy ilustre* se ha trasladado á los tenderos. Á los dos duques Salviati y Strozzi se da el Exemo. tanto en el escrito como en voz; pero en la cortesía la nobleza de primera clase pretende igualarse con ellos.

Á nadie era permitido llevar espada ceñida, excepto los caballeros de San Esteban y de Malta y los asalariados de la corte del gran duque, pues los caballeros que tenían permiso (de S. M., que eran pocos), solo podían llevar un puñal. Hugo de Alejandro Rinaldi fué el primero que se ceñió la espada en 1616, y al momento le siguieron otros jóvenes nobles que no atendían al negocio, habiendo también S. A. S. extendido esta facultad á todos sin distinción, de modo que pronto se vió la ciudad llena de espadachines. Despues se fué abandonando esta costumbre poco á poco, hasta tal punto que hoy no solo la han dejado los caballeros, sino también los asalariados de corte, y casi ninguno lleva el puñal, aun cuando S. A. S. conceda indiferentemente á cualquiera esta facultad con solo pagar cierto tributo anual; y el que cree tener necesidad de valerse de la espada, bien por enemistad, bien por otra causa, hace que la lleve detras de él un criado, por si puede acaecer algun desgraciado accidente. El arcabuz no se concedía ántes á los nobles á no ser á ocho millas de distancia de la ciudad, y solamente de fuego y no de fusil y rueda; pero hoy S. A. S. lo concede á todos, ya sea de una ú otra clase hasta las puertas de la ciudad, mediante el pago del impuesto; y también tolera que muchos lo tengan en la ciudad y que por pasatiempo se sirvan de él en su casa para cazar vencejos. El que tiene algun temor va armado de una cota de malla, y especialmente por la noche, que en la actualidad S. A. S. concede este derecho á cualquiera, cuando ántes eran poquísimos los que tenían aquella facultad.

Todos los jóvenes nobles que gustan singularizarse y que llevan detras sus criados, han introducido la moda de hacer que el mismo criado lleve bajo del brazo una espada muy larga.

Solamente se tenían dos criados cuando mas, uno con el título de despensero, que compraba y llevaba la cuenta de los gastos, y otro que se ocupaba en preparar los demas quehaceres de la casa y además iba

fuera con la señora y hacía cualquier otro negocio por la ciudad, según era necesario; y donde habia coche, tenían además el cochero, al cual se le daba el salario de diez libras al mes, al despensero diez, y al otro criado ocho, y todos vestían por su cuenta. Poco á poco se fué introduciendo el uso de las libreas, y se principió á dar vestidos al cochero y al criado que acompañaba á la señora, y finalmente á aumentar el número de estos, de modo que hoy la nobleza de primera clase tiene mas criados de librea, y las mujeres van acompañadas de dos á lo ménos y los hombres de uno: se les da además del vestido un escudo al mes. Las criadas eran ántes tres: una con el nombre de cocinera se ocupaba de todo lo relativo á la cocina: otra se llamaba mujer de ayuda porque iba fuera de casa con su señora, barria las habitaciones, hacía las camas, y servía para todas las demas necesidades, y aun concurría algunas veces á ayudar á la cocinera, á amasar el pan y otros quehaceres. Á estas dos se daba, además de los gastos, medio escudo ó cuatro libras al mes. La tercera era mas civilizada y se llamaba dueña, la cual hacía compañía á la señora cuando salía, ya fuese en coche, ya á pié, y en casa cosía para la misma y servía para vestirla y peinlarla, aunque para esto algunas señoras tenían una jóven y daban á la dueña seis ó siete libras al mes y á la jóven al principio solo se la daba en el año en que se casaba 100 ó 150 escudos de dote. El servicio de la dueña se suprimió del todo porque las señoras no llevan ya cuando salen de casa á ninguna mujer, yendo solas en el coche y á pié, se apoyan de un criado de librea; pero las señoras mas ricas, que tienen título, llevan en el coche alguna jovencita que llaman doncella, y se apoyan de un hombre de edad, sin librea, á quien se da el nombre de negro ó bracero.

(1675). La mayor parte de las artesanas, para no salir de casa solas, tienen asalariado un revendedor á quien dan diez libras al mes, el cual en los dias de fiesta va á acompañarlas á misa y á otras partes, y el vulgo da á este hombre el nombre de dominiquino porque trabaja el domingo.

Los juegos de ejercicio eran ordinariamente en el verano el del volante ó de la pelota, y al volante se jugaba casi por todas las calles, porque los niños nobles de la vecindad se juntaban despues de comer, y la tiraban al techo mas cómodo de su calle; pero principalmente habia tres lugares que eran comunmente frecuentados por los que se creían mejores jugadores, y eran la calle del Pope, la del Corno y la calle Benedita, y en ellas se consumían cinco ó seis docenas de bolos por partida; pero como este juego en el dia se ha olvidado enteramente, será conveniente dar alguna noticia de él.

El volante era del volúmen de un pequeño albrichigo ó albaricoque, hecho de piel de carnero bien seca y tan llena de borra que quedaba durísimo y saltaba á muchísima altura. Para darle se empleaban palas de cerca de la longitud de un brazo ó poco mas, de madera ligera, aferradas, de pergamino en el sitio donde debía dar la bola, que cuando se cogía bien, andaba con tal velocidad, que yo que escribo esto, me acuerdo haber visto, cuando niño, á Pedro Berti (que hoy vive, y es caballero de Malta) matar una golondrina que por casualidad se encontró con la bola á la cual aquel le habia dado, y siguió hasta la calle de los Bardi. En casi todo el país se hacían las bolas; pero las mejores y mas apreciadas eran de Panzano, y en juego se pagaba un toston por docena. Se jugaba á la pelota en Carion y á lo largo de la pared del convento de San Marcos, hácia aquella parte donde están las caballerizas de S. A. S. Ambos sitios son todavía frecuentados, pero con ménos concurrencia por parte de la nobleza; hoy se han establecido otros juegos de pelota.

En cuanto á las casas, especialmente en invierno, se juega por entretenerse al chaquete, y al juego ha-



mado minchiato, pero ambos con el tiempo se han mejorado, porque al minchiato se le introdujeron al principio las vericoles y despues el jugarlo en partida, como se hace ahora generalmente; en el chaquete se halló la suerte llamada el saque, que anima el juego, de modo que muchas veces lo gana el que parecia que estaba á punto de perderlo. Tambien se usaba el mallo como en el dia, pero mas frecuentemente. Se jugaba tambien á los dados, aun cuando estaba prohibido por la ley, y para evitar toda sorpresa por parte de la justicia, procuraban jugar en habitaciones apartadas de la calle á fin de que no se oyese el ruido, manteniendo cerrada la puerta de la casa, con una persona que observaba á las que entraban en ella; pero se ha abandonado este juego hasta tal punto, que hay pocos caballeros jóvenes que lo sepan jugar. De algunos años á esta parte, se ha abierto una casa en la plaza de la Santísima Trinidad, á la cual han dado el nombre de Casino. Allí se reúne de dia ó de noche, segun la estacion, toda la nobleza, y allí juegan ademas de los juegos á primeras, y á los tantos y á otros semejantes. S. A. S. permite estos juegos públicos, porque como en ellos no toman parte mas personas que las de la nobleza mas elevada, no parece posible que puedan suceder lances de aquellos por cuya causa suelen las leyes prohibir estas reuniones. Los jóvenes autores de este proyecto han establecido un reglamento para gobierno del establecimiento con el fin de proveer á los gastos necesarios y evitar desórdenes, de modo que todo se hace con tranquilidad.

Las mujeres jugaban antes, especialmente en invierno, al yulé; pero una embajadora de Luca enseñó en una reunion el juego del tarugillo, que poco á poco se ha introducido en las demas reuniones, habiéndose abandonado del todo el del yulé.

En cuanto á los hombres, se ha introducido tambien de pocos años á esta parte el juego de la raqueta con paletas, y algunos juegan al balon con brazales, pero son pocos los caballeros que se dedican á él.

El juego del regaton, como es tan antiguo en la ciudad, se procura conservar en el carnaval, y antes lo jugaban personas de edad y con barba, al paso que hoy solo lo juegan los muchachos.

Se ha llevado tan al extremo en este siglo la vanidad en el modo de vestir, que se ha hecho imposible detallar todas las formas de los trajes, y ni aun la mayor parte de ellos. Sin embargo, no dejaré de mencionar algunos, primero de los hombres y despues de las mujeres, diciendo antes en general que al principio del siglo se procuraba imitar las modas de España en las hechuras de los vestidos, pero en la actualidad todas procuran vestirse enteramente á la francesa, de cuyo país nos vienen todas las modas y usos tanto para los hombres como para las mujeres.

En cuanto á los hombres, siempre acostumbran á vestir de negro; pero los jóvenes llevaban jubon y medias de color y las ligas con encajes de oro y plata, segun decia mejor al color de las calcetas; los hombres de treinta y tres á cuarenta años llevaban tambien jubon negro; pero las medias siempre de color, segun la estacion así era el género, siendo por lo general en invierno de racha ó perpiñan de Florencia ó terciopelo, y en verano de tabí, tercianela, ú otra semejante, adornándose con muchas guarniciones de raso y tabí bordadas, que regularmente se traían de Milan. Tenia cada uno para las diferentes estaciones un vestido ricamente bordado de seda negra para ponerlo en las ocasiones mas solemnes, como cuando se recibian huéspedes y otras. Hoy todos visten enteramente de negro, y no se ven ya mas medias de color que las que usa uno que otro jóven de los mas extravagantes. Ha caido en desuso completamente bordar los vestidos y ponerles las guarniciones de que hemos hablado; así como guarnecerlos con franjas de seda negra, como se usaba á mediados del siglo, acostumbrando ahora adornarlos con cintas de raso ó de tabí en tan gran cantidad que

causa admiracion ver el número de varas que entran en un vestido. Los hombres de edad los usan negros; pero los jóvenes los llevan de color y algunas veces de colores diferentes, que da al vestido la apariencia de un prado lleno de flores: las mismas cintas se ponen en el ala del sombrero. En invierno son de terciopelo ó paño de Holanda, en verano de hermesino ó tafetan raso, y para medio tiempo terciopelo ó gorgozan.

En los festines, justas, cabalgatas, funciones y otras ocasiones especiales, ya se empezaba á presentarse con calzon largo, con forro adecuado y capuz de tela de oro, con botitas de cordoban negro, espuelas doradas, plateadas ó dadas de negro, segun el forro del vestido y el cuello alechugado, el cual se llevaba tambien bastante á menudo fuera de las expresadas ocasiones; pero á mitad del siglo todo esto habia ya caido en desuso, estando hoy dia del todo desterrados semejantes trajes, de manera que si se viese á alguno con ellos causaria risa.

(1667) Casi todos los jóvenes han introducido la costumbre de llevar las medias de color de perla, que parece que visten librea; pero han caido muy pronto en desuso.

(1672) Casi todos los jóvenes llevan peluca y linda, sin atender al color del sombrero, se afeitan los bigotes, llevan los zapatos llenos de cintas, y alguno hasta pone joyas en ellos.

(1675) Vuelven á usarse las franjas de seda negra para guarnecer los vestidos.

En cuanto á las mujeres, las casadas siempre llevan el vestido todo blanco; pero las demas mujeres no guardaban conformidad, ni en el color ni en la hechura; pues que mientras que una llevaba falda amarilla y garnacha verde, otra llevaba garnacha amarilla y falda verde, sucediendo lo mismo con los demas colores sin distincion. Las mujeres de edad, si eran casadas, llevaban garnacha negra; pero la falda de color guarnecida toda ricamente. Se empezó despues á guardar uniformidad y se llevaba todo del mismo color, como se presentaron algunas. Hoy, finalmente, todas llevan el traje frances, con la garnacha ó verta negra por encima, y debajo la falda que va variando de color á voluntad, guarneciéndola ricamente con oro ó plata; pero la de encima toda negra y un poco recogida, á fin de que se vea la de debajo. Usaban ya el moño y red, bastante grande, cuya moda se ha abandonado, yendo ahora con el cuello bastante descubierto, llevando solamente muchos rizos sobre las sienes. Las viudas llevaban un manto que llegaba hasta tierra, replegado sobre los hombros á manera de lechuga, empezando despues á poner sobre la cabeza aquella parte que se acostumbraba á plegar sobre los hombros, y finalmente han abandonado enteramente el manto y visten todas de negro como las casadas, con rizos las que son jóvenes, no distinguiéndose de ellas mas que con una pequeña cofia negra de punto en la cabeza. Las jóvenes han introducido la moda de llevar sobre la frente una trencita de cabellos rubios, al cual llaman peluquin, que sienta muy mal á las que tienen el pelo de otro color.

Para adorno de la sala y habitaciones no se usaba otra cosa al principio del siglo que cabritilla, la cual se usaba dorada por las personas mas orgullosas que ponian en las puertas de las habitaciones las armas del dueño de la casa; poco á poco empezaron á hacerse de raso los adornos de los cuartos principales, despues se usaron los damascos, y finalmente, los mas ricos los hacen de terciopelo, telas de oro y damascos con franjas de oro tambien; las sillas y antepuertas de lo mismo, y aun algunos hacen tejer sus armas en las segundas. Hoy dia no se visten las paredes de las salas; pero se ponen muchos cuadros, los cuales tienen los marcos grandes y dorados, cuando antes se usaban negros con dos ó tres filetes dorados todo lo mas. Habia ordinariamente en las salas una chimenea grande y una fuentequilla en la que habia una alfajaina de laton

para lavarse las manos antes de sentarse á la mesa, y al lado habia la toalla (que todavia conservan hoy los frailes) para secarse: mas adelante se han quitado las fuentes y las chimeneas, y habiéndose aumentado, como he dicho, el número de los sirvientes, cada uno se hace servir el agua para las manos, por los mismos criados, en alfajainas de plata, y en invierno se mantiene por los mismos criados un brasero con lumbr en la sala. Ya se usaba comer en la mesa con platos de estaño ó barro, siguiendo esta costumbre los mas; pero empleándose plata para las salvillas, fuentes, tenedores, cucharas y salero, aunque los ricos han hecho hacer toda la vajilla de plata, y hasta las habitaciones las tienen adornadas con vasos de plata y otros primores encima de unas mesitas y pilarcitos de piedra y de ébano.

Antes se usaba tener en la sala sillas de cuero con unas pequeñas armas del dueño en el respaldo y escabales de noche, hoy tienen muchos en ella bancos con respaldo en el cual están pintadas las armas ó empresas del dueño, y sirven de arcas para guardar la ropa de los criados; y si se tienen escabales son con arabescos dorados.

Comenzó á principios del siglo (y aun se renovó) el gusto de las bebidas frias; pero se procuraba obtenerlas del pozo, introduciendo en él con un cordel las botellas del vino algunas horas antes de comer, y el pozo de aquella casa que tenia reputacion de fresco, servia muchas veces hasta para los vecinos, que mandaban sus botellas, las cuales por lo regular eran de tierra. Se empezó á recoger en invierno el hielo para hacer uso de él en verano y refrescar el vino, agua, frutas y otras cosas, habiendo cundido tanto esta costumbre, que muchos la usan hasta en el invierno, siendo digno de notarse el aumento que ha tenido, porque el año 1709 Antonio Paolsanti, ayuda de cámara del serenísimo gran duque, tomó el arriendo del hielo por 400 libras al año (el cual le compró despues la señora serenísima, y lo cedió y aplicó para uso de las monjas convertidas) y este año 1665 está arrendado por 4,300 libras. Para decir algo de fuera, añadiré que en Pisa no se encontró el año 1605 quien quisiese el arriendo por 50 escudos, y hoy está á 1,950 escudos, aunque es verdad que el arrendador sirve tambien á Liorna. Cuando no hiela en invierno, los arrendadores, tanto de Florencia como de otros puntos, se ven obligados á hacer traer la nieve de las montañas, metiéndola en hoyos practicados al efecto para que se conserve hasta el verano.

Las personas ricas y amigas de lo exquisito acostumbran mandar hacer, para beber durante el dia, aguas compuestas de diferentes maneras con espíritu de naranja, limon, jazmin, canela y otros, endulzándolas con azúcar, y en los lugares mas frecuentados de la ciudad hay tiendas donde se venden heladas en botellas, que resultan de mucha comodidad para todos.

(1668) Se ha introducido hastante comunmente este año en Florencia una bebida, á uso de España, que se llama chocolate, de la cual vende tambien uno de los expresados tenderos en jicaras de barro, cuya bebida parece que es agradable, tanto caliente como fria.

Cada padre de familia, que tenia facultades para ello, mantenía en su casa á un sacerdote para educar á sus hijos y acompañarlos cuando salian, entre los cuales habia sugetos de letras y notable bondad. Para aquellos que no podian tener maestro en su casa, existian algunos que tenian escuela pública, á las cuales mandaban á los hijos, acompañados de un criado ú otra persona. Habiendo despues adquirido crédito las escuelas que tienen los Jesuitas, todos se han dirigido á ellas por no gastar y se han abandonado las escuelas públicas, y lo que es peor, nadie ó muy pocos estudian, para hacer despues el oficio de maestro,

pues este empleo ha desaparecido, bastando á los mas aprender lo que se necesita para examinarse y llegar á ser sacerdotes.

Siempre ha sido costumbre entre la nobleza que las paridas, especialmente de los primeros hijos, recibiesen visitas, lo mismo que las novias tres ó cuatro dias, pues que la noticia fácilmente cundia por la ciudad. Pasados aquellos dias, si llegaba alguna dama, un criado que estaba á la puerta la despedia, sin que esto se creyese impolitico. Así se practica aun ahora; pero con la sola diferencia que antes las novias por sí mismas y las recién paridas por medio de su suegra, madre, cuñada, hermana ú otra persona, acompañaba á las señoras hasta la puerta de la casa, lo cual habiéndose considerado incómodo con el tiempo, se ha dejado de bajar la escalera, observándose lo propio en los festines que se dan en carnaval y otras temporadas de bailes y diversiones, siguiéndose no obstante en las demas ocasiones el acostumbrado acompañamiento en muestra de cortesía.

Al principio del siglo se practicaba con sincera fidelidad, que el que queria tener un asiento bueno para escuchar los sermones de cuaresma y no podia detenerse por tener que oír misa ú otra ocupacion, dejaba sobre el banco una prenda cualquiera, como un libro, llave, pañuelo ú otra cosa, lo cual daba á entender al que llegaba, que aquel sitio estaba tomado y se respetaba, de modo que el dueño al volver, encontraba su prenda y su sitio. Se ha abandonado despues esta costumbre, quizá por haber faltado la fidelidad, y este año de 1676, en que escribo esta nota, habiendo estado en la catedral un predicador con gran concurso, muchos caballeros, para estar seguros de tener un buen sitio, han mandado temprano á uno de sus lacayos con librea, para que se sentasen y se lo guardasen.

Las meretrices llevaban ya todas un signo aparente de su infame ejercicio, y era una cinta amarilla en el ala del sombrero, que entónces estaba muy en uso, mas cuando no llevaban sombrero, ponian en la trenza alguna cosa amarilla, y si hubiesen sido halladas sin ella, hubieran sido castigadas. Poco á poco empezó á perderse esta costumbre, mediante el pago de no sé qué impuesto, habiéndose hoy abandonado del todo, no conociéndose estas mujeres mas que por su desvergüenza.

Los Judíos llevaban ya todos sombrero encarnado, excepto algun comerciante, que por medio de solicitud obtenia la gracia de llevarlo negro. Sea cual fuere la razon, hoy todos lo llevan negro y no se distinguen de los Cristianos.

Para andar por la ciudad, los primeros grandes duques se servian de un coche de dos caballos y tambien madama y la archiduquesa tenian coche, igualmente de dos caballos; pero cabalgaban delante de él algunos nobles en número de seis ú ocho, que tenian el titulo de rompélanzas.

El gran duque Fernando abandonó el uso del coche é introdujo la carroza con cuatro caballos y dos cocheros á caballo á uso de España, y las serenísimas lo imitaron introduciendo la carroza de seis caballos hasta para dentro de la ciudad, dejando la cabalgata de los rompélanzas.

El gran duque en la ciudad lleva junto á la portezuela á pié al paje de valija; pero en el campo este iba á caballo detras de la carroza y llevaba una valija delante, en la que habia un vestido y todo lo demas que pudiera ofrecerse si llegaba el caso de tener que mudarse. Mas adelante se suprimió este uso por creerlo superfluo.

Con las serenísimas va todavia á pié, junto á la portezuela, el paje de valija y en el campo va á caballo. (Sacado de los *Recuerdos históricos de Rinuccini*, pág. 270.)